

L'occupation préhistorique de l'abri de Telarmachay (Pérou) - un aspect de la néolithisation andine

Mademoiselle Danièle Lavallée

Citer ce document / Cite this document :

Lavallée Danièle. L'occupation préhistorique de l'abri de Telarmachay (Pérou) - un aspect de la néolithisation andine. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 132^e année, N. 2, 1988. pp. 266-288;

doi : 10.3406/crai.1988.14604

http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1988_num_132_2_14604

Document généré le 05/06/2016

COMMUNICATION

L'OCCUPATION PRÉHISTORIQUE DE L'ABRI DE TELARMACHAY (PÉROU) :
UN ASPECT ORIGINAL DE LA NÉOLITHISATION ANDINE,
PAR M^{me} DANIELE LAVALLÉE

La période au cours de laquelle l'homme acquiert progressivement la maîtrise de ses ressources alimentaires et, de *prédateur*, devient un *producteur* — ce que l'on englobe sous le terme de « Néolithique » bien qu'il désigne des processus très divers selon les régions — est actuellement, et en divers points du monde, au cœur des préoccupations des préhistoriens. Depuis une date relativement récente, les américanistes, inspirés par les nombreuses et dynamiques recherches réalisées au Moyen-Orient, s'intéressent à ce phénomène et à ses origines. Toutefois, les hypothèses novatrices concernant les « aires nucléaires » et l'apparition de l'agriculture proposées par R. J. Braidwood (1953), E. S. Higgs et M. R. Jarman (1972), C. A. Reed (1977), les recherches comparatives de K. Flannery sur le Proche-Orient (1969, 1973) et la Mésoamérique (1976) ont souvent amené les spécialistes du monde américain à mettre davantage l'accent sur les parallélismes que sur les différences avec l'Ancien Monde. Une certaine similitude des faits observés ne doit pas occulter la profonde originalité des processus américains de « néolithisation », dans leurs rythmes comme dans l'ordre d'apparition et d'importance de leurs diverses composantes.

Dans les zones d' « invention », ou « aires nucléaires » de l'Ancien Monde, les populations mirent à profit un ensemble de conditions locales favorables, à la fois climatiques et biologiques (existence d'espèces animales aptes à la domestication et de diverses céréales et légumineuses comestibles), pour créer peu à peu, au cours du VIII^e millénaire, les conditions d'une économie de production fondée sur la culture et l'élevage, dans le cadre d'un mode de vie sédentaire. Sur tout le continent américain, seules deux régions connurent un essor culturel comparable à celui du « Croissant fertile » ayant abouti à l'émergence de « hautes civilisations » : l'Amérique moyenne (ou Mésoamérique) et, en Amérique du Sud, l'aire andine centrale (du 3^e au 20^e degré de Lat. S. approximativement). Dans les deux cas, les premières expériences agricoles s'effectuèrent dès le début du VII^e millénaire. Cependant, en Mésoamérique, cet essor se fonda exclusivement sur la culture (maïs, haricot, courges, piment) et seule une espèce animale économiquement mineure, le dindon, pouvait

être et fût domestiquée. Les sociétés andines, en revanche, s'orientèrent très vite vers une complémentarité de la culture et de l'élevage.

En effet, les hautes terres de la Cordillère des Andes constituaient le milieu naturel de trois espèces animales sauvages aptes à la domestication : les camélidés — Vigogne (*Lama vicugna*) et Guanaco (*Lama guanicoe*) — et le Cobaye (*Cavia sp.*). Toutefois, si ce dernier fut sans doute acclimaté puis domestiqué dès 3000 av. J.-C., il ne représenta jamais qu'un élément d'appoint, non négligeable certes, mais pas au point d'influer et moins encore orienter un mode de vie ou la forme d'exploitation d'un territoire. A l'inverse, le Lama (*Lama glama*) et l'Alpaca (*Lama pacos*), camélidés domestiques issus des deux espèces sauvages mentionnées, jouèrent très tôt un rôle de premier plan, précisément parce qu'ils étaient originaires de régions situées au-delà de la limite supérieure de l'agriculture. Cette domestication fut à l'origine d'une forme de civilisation pastorale sans équivalent dans le monde, développée dans un milieu naturel austère, au climat rigoureux, en apparence des plus hostiles : le haut plateau andin de la *puna*.

La puna

L'écosystème de la *puna* se présente, au Pérou, comme une succession de hauts plateaux faiblement ondulés s'étendant entre 3 800 et 4 700 m d'altitude, dominés par des sommets englacés qui culminent à plus de 5 000 m. Des vallées étroites et profondes les entaillent, créant un étagement de facettes écologiques à la fois très diverses et très proches. Le climat de la *puna*, très rude, est marqué par l'alternance de deux saisons. Durant l'hiver austral, de mai-juin à octobre, l'air est d'une sécheresse extrême, l'insolation intense et les vents parfois violents, tandis que les gelées nocturnes sont quotidiennes. Durant l'hivernage (novembre à mai-juin), les températures s'adoucissent mais des pluies abondantes s'accompagnent de fortes chutes de neige et de grésil.

Les sols, de faible épaisseur et pauvres en phosphates et nitrogène, n'autorisent que la croissance d'une végétation herbeuse en touffes sèches et dures d'*ichu*, terme générique désignant diverses espèces de graminées (essentiellement des Stipes, Fétuques et Chusques). Au-dessus de 4 300 m se rencontrent fréquemment des étendues marécageuses parsemées de petits lacs glaciaires ou de taches de végétation spongieuse appelées *bodefales*.

La faune sauvage est aujourd'hui pauvre en espèces, à l'exception des bords de lacs ou de rivières où abonde la faune aviaire et aquatique. Cependant, la *puna* constitue un milieu très favorable aux grands herbivores — Cervidés et Camélidés — dont les troupeaux

occupèrent les étendues ouvertes dès le retrait des grands glaciers quaternaires (vers 8000 av. J.-C.). Ils formèrent rapidement, sans doute en raison des conditions climatiques plus favorables que de nos jours qui régnèrent entre 8000 et 4500 av. J.-C., les plus importantes populations animales de cette région.

Le programme Junin

Jusqu'à une date très récente, le moment et les modalités de la domestication des camélidés étaient pratiquement inconnus. Tout au plus se bornait-on à supposer que le processus avait sans doute débuté antérieurement à 2500 B.C. et à suggérer que, selon toute probabilité, il avait eu pour cadre les hautes régions d'où ces animaux sont originaires. Le programme de recherche JUNIN mené, sous une direction française, par une équipe internationale et pluridisciplinaire¹ de 1974 à 1980, naquit de la conviction que le haut plateau de la *puna* péruvienne pouvait receler l'origine et l'explication de cette composante majeure du développement culturel andin. Notre but était double : d'une part, analyser les conditions spécifiques de l'occupation et de l'exploitation par l'homme d'un milieu de très haute altitude (au-dessus de 4 000 m), milieu-limite à bien des égards puisqu'il se situe au-delà du seuil supérieur de l'agriculture

1. L'équipe du programme JUNIN, composée de chercheurs et étudiants français, d'étudiants péruviens et, pour de brefs séjours, de chercheurs d'autres pays européens, était placée sous la direction de D. Lavallée, directeur de recherche au CNRS (ER 313), assistée de M. Julien, chargée de recherche au CNRS (ER 313). L'étude de la faune, dont on doit souligner le rôle essentiel dans ce programme de recherche, a été réalisée par J. Wheeler, archéozoologue (Université du Colorado à Boulder), avec l'aide d'étudiants péruviens et français. Les autres analyses spécialisées ont été effectuées par divers spécialistes français ou étrangers :

- palynologie : Th. Van der Hammen et G. W. Noldus (Hugo de Vries Laboratorium, Université d'Amsterdam) ;
- sédimentologie : Jean Trichet (Laboratoire de géologie appliquée — ER 601 du CNRS) ;
- analyse du débitage lithique : C. Karlin (UA 275 du CNRS) ;
- analyse tracéologique : P. Vaughan (Seminar für Ur- und Frühgeschichte, Université de Bâle) ;
- étude ostéologique des sépultures : S. Guillén (Université nationale San Marcos de Lima) ;
- traitement statistique des données : M. Julien et G. Clément (ER 313 du CNRS) ;
- analyses céramologiques : S. Purin (Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles) ;
- datations ¹⁴C : Centre des Faibles Radioactivités (CNRS-CEA, Gif-sur-Yvette) et Laboratoire de Chimie inorganique et nucléaire (Université de Louvain-la-Neuve).

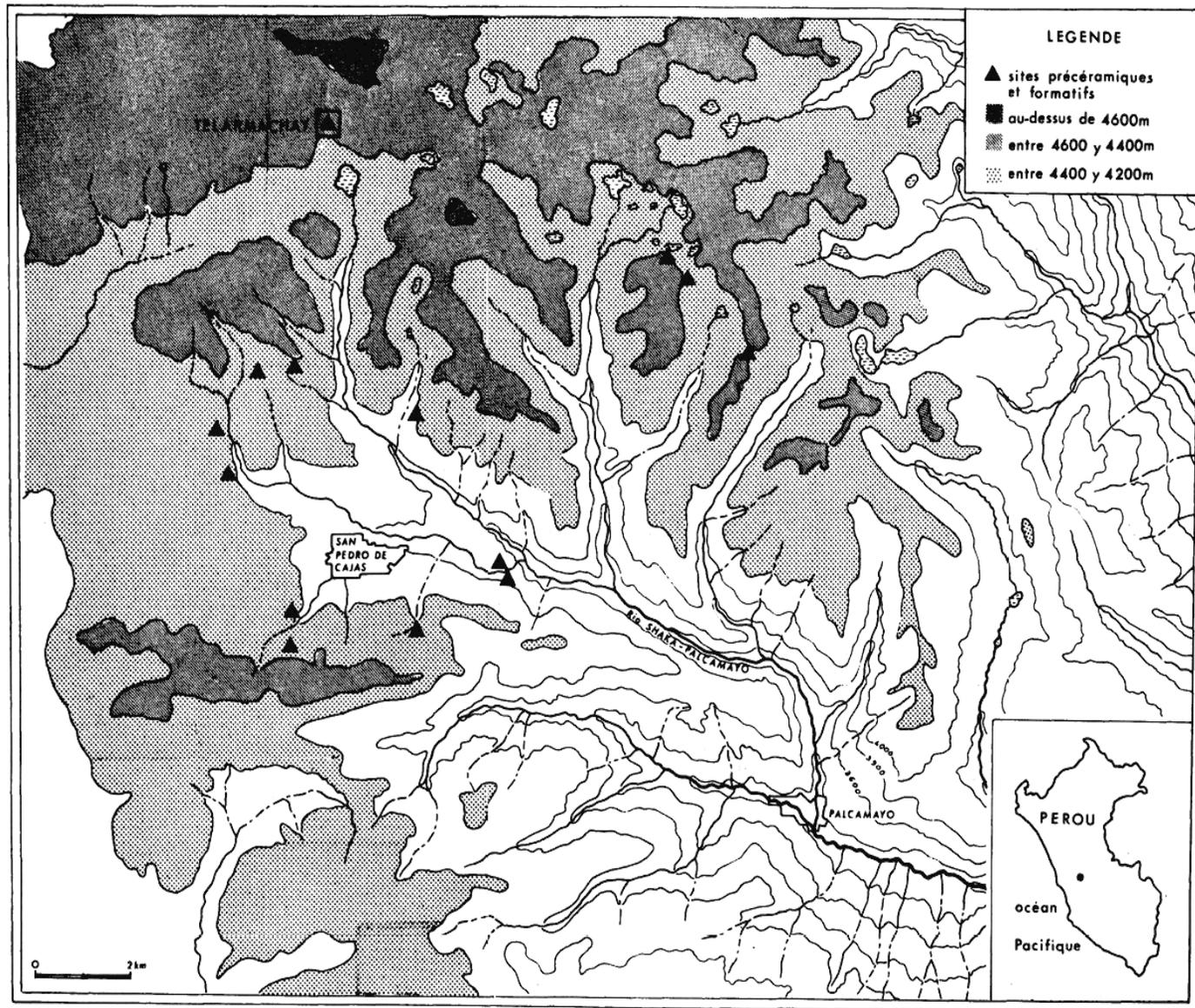
Le programme a été entièrement financé par le Ministère des Affaires étrangères (Commission des recherches archéologiques à l'étranger) et par le CNRS.

andine et que l'apparition d'une économie pastorale devait y avoir revêtu une importance singulière; d'autre part, réaliser, pour la première fois dans les Andes, l'étude paléolithologique d'un habitat préhistorique, c'est-à-dire une préhistoire « humaine » telle que nous l'avait enseignée André Leroi-Gourhan.

Le choix de la région à étudier se porta sur le petit bassin fluvial du Shaka-Palcamayo (prov. de Tarma, dépt. de Junín), étagé entre 4 500 et 3 000 m d'altitude sur le sommet et la partie supérieure du versant oriental de la Cordillère occidentale. Les prospections, effectuées de 1974 à 1976, aboutirent à la découverte de 97 gisements de toute nature qui peuvent être rapportés à trois grands moments du passé préhispanique andin : le *Précéramique* (antérieur à 1800 av. J.-C. — 9 gisements en grotte ou abri); le *Formatif* (1800 av. à 100/200 ap. J.-C. environ — 15 gisements, dont 9 antérieurement occupés); l'*Intermédiaire récent* (XI^e au XVI^e siècle ap. J.-C. — 82 lieux d'habitat en villages et ensembles de structures à usage agricole).

Parmi 15 gisements occupés au *Précéramique* et/ou au *Formatif*, tous sauf un se situent au-delà de 4 000 m d'altitude et à proximité immédiate d'un point d'eau permanent. Par ailleurs, leurs emplacements dessinent, sur une carte, une sorte d'arc-de-cercle dont la courbe passe par les têtes des petites vallées affluant dans la cuvette de San Pedro de Cajas (4 100 à 3 950 m). Ainsi commandent-ils à la fois les vastes étendues de steppe aptes à constituer des terrains de chasse ou de pâture et les voies d'accès aux paliers écologiques inférieurs, de climat plus tempéré. En revanche, ni les vallées, pourtant riches en refuges naturels, ni les secteurs plus reculés de la *puna*, éloignés des têtes de vallées, ne révélèrent de témoignage d'une occupation antérieure au X^e siècle de notre ère. Si, comme il apparaît, la *puna* constituait, aux deux périodes anciennes qui nous intéressent, un milieu privilégié par l'homme pour y installer son habitat, cette installation ne se concevait pas, semble-t-il, sans conserver la possibilité d'une relation avec les régions de moindre altitude.

La présente communication sera plus particulièrement consacrée à l'abri de **Telarmachay** qui, au terme de 6 campagnes de fouille intensive de 3 mois chacune, devait révéler la plus longue séquence d'occupation et apporter une réponse à quelques-unes de nos questions les plus préoccupantes. En effet, grâce à son occupation quasi-continue par l'homme durant plus de 7 millénaires, son exceptionnelle richesse en restes fauniques — plus de 400 000 fragments osseux recueillis —, enfin les techniques de fouille par décapage mises en œuvre, nous avons pu mettre en évidence un processus de domestication *in situ* des camélidés, entre 4500 et 4000 av. J.-C. Nous sommes parvenus également à déterminer le rythme de l'occupation,



Carte de répartition des gisements précéramiques (contenant également des niveaux formatifs) étudiés par le programme « Junin ».



FIG. 1. La falaise et l'abri (indiqué par une flèche) de Telarmachay, sur la *puna* de Junín, à 4 420 m d'altitude.

qui fut toujours saisonnier, et démontrer l'existence, à l'époque pré-céramique, d'un système de déplacements des groupes humains entre divers abris ou grottes de la *puna*, en fonction d'une alternance saisonnière des terrains de chasse ou de pâture. En outre, les analyses spatiales des diverses catégories de vestiges nous ont permis d'appréhender, au-delà de leur interprétation directe, les éléments d'aménagements de l'espace ou d'aires d'activités spécialisées, reflet des comportements et des gestes des occupants de l'abri. L'approche empirique, fondée sur l'examen de plans analytiques (par catégories d'objets) et le regroupement d'ensembles fonctionnels caractéristiques d'une chaîne opératoire (par exemple : traitement des peaux = grattoirs lithiques + queursoirs + lissoirs d'os + nodules d'ocre) a été complétée par diverses procédures formalisées de calcul (X^2 et analyses factorielles de correspondances). Quant à la définition des ensembles fonctionnels, elle s'est appuyée sur des observations ethnographiques raisonnées et les résultats d'analyses des objets eux-mêmes (étude des microtraces).

L'abri de Telarmachay (fig. 1)

Situé à 4 420 m d'altitude en bordure de la puna de Junín et à 1,5 km du petit lac glaciaire de Parpacocho, l'abri est constitué par une échancrure triangulaire peu profonde (2,5 à 3 m) longue de 8 m, creusée au pied d'une falaise calcaire. Ouvert au sud, il domine une ample dépression d'origine glaciaire, parsemée de petits marécages, de *bofedales* et recouverte des touffes éparses de graminées caractéristiques de la *puna*.

Un sondage préliminaire puis les fouilles intensives par décapage des niveaux naturels, sur une surface attenante de 35 m², ont révélé un remplissage archéologique de 0,80 à 3 m d'épaisseur selon les secteurs. Vingt et un décapages successifs effectués dans ce remplissage ont mis en évidence 8 unités culturelles pertinentes, soit une séquence chronostratigraphique qui, étayée par 22 dates radio-carbone, peut se résumer ainsi :

- Phase VII : *Précéramique ancien*, entre 6900 et 5200 B.C. (dates non calibrées).
- Phase VI : *Précéramique*, entre 5200 et 4800 B.C.
- Phase V : deux niveaux culturels du *Précéramique* : V inférieur entre 4800 et 3750 B.C. et V supérieur entre 3750 et 2950 B.C.
- Phase IV : *Précéramique récent*, entre 2500 et 1700 B.C.
- Phase III : *Période initiale* et *Formatif*, entre 1700 et 650 B.C.
- Phase II : *Formatif*, entre 650 et 170 B.C.
- Phase I : *Empire Inca* et *Intermédiaire récent*, du XIII^e au XV^e siècles de notre ère (pas de datation).

Trois moments d'abandon (ou diminution de l'intensité d'occupation) de l'abri ont été décelés dans cette séquence, repérables à l'existence de strates stériles : deux, brefs et non repérables dans la succession des dates radiocarbone, entre le VI et le V inf., et le V inf. et le V sup. ; un de plus longue durée entre le V sup. et le IV. Enfin, l'occupation véritable de l'abri — c'est-à-dire son utilisation comme habitation, permanente ou non — s'interrompt après le niveau II, le niveau I ne représentant qu'une utilisation très sporadique et très tardive succédant à un « silence archéologique » d'une douzaine de siècles.

De la chasse à la domestication

— *Phase VII* (6900-5200 B.C.) : l'occupation débute, semble-t-il, dès le retrait des glaces, lorsque s'installe un climat relativement humide et chaud, et les premiers vestiges se déposent directement sur le socle rocheux ou le fond morainique stérile. L'abri, refuge alors peu accueillant inondé par un ruissellement constant, est cependant fréquenté de façon régulière (les dépôts ne révélant aucune interruption stratigraphique). Il est impossible de déterminer la fréquence et la durée des haltes qui se succèdent durant 1600 ans, mais elles furent sans doute brèves, car aucun aménagement de l'abri n'est alors réalisé. Les vestiges osseux et lithiques, peu abondants et concentrés autour de petits foyers simples, témoignent pour l'essentiel d'activités de boucherie (outils lithiques tranchants associés aux dépôts osseux) et de travail des peaux (grattoirs et instruments d'os spécifiques), tandis que le travail de la pierre semble s'être effectué à l'extérieur de l'abri (déchets et esquilles de débitage rares). Les restes osseux animaux sont alors constitués, pour 64,73 %, de camélidés sauvages (vigogne et guanaco) et pour 34,18 % de cervidés, auxquels s'ajoute un pourcentage insignifiant (1,09 %) de rongeurs. Les proportions relatives des camélidés adultes (47,19 %), jeunes (15,73 %) et foetus/néonataux (37,8 %) peuvent par ailleurs être interprétés comme l'indication d'une activité de chasse, tandis que celle des seuls foetus/néonataux indiquent que l'occupation avait lieu durant l'hivernage et plus précisément entre décembre et mars, époque des naissances chez les camélidés comme chez les cervidés.

— *Phase VI* (5200-4800 B.C.) : son début est marqué par une brusque augmentation de la densité des vestiges qui constituent des accumulations homogènes sur toute l'épaisseur du niveau (10 à 25 cm) (fig. 2). Nous continuons d'ignorer le rythme et la durée des séjours, mais nous savons qu'ils se placent toujours au même moment de l'année. Aucun aménagement de l'espace habité, devenu d'ailleurs plus vaste, ne se note encore, mais de grandes structures de combus-

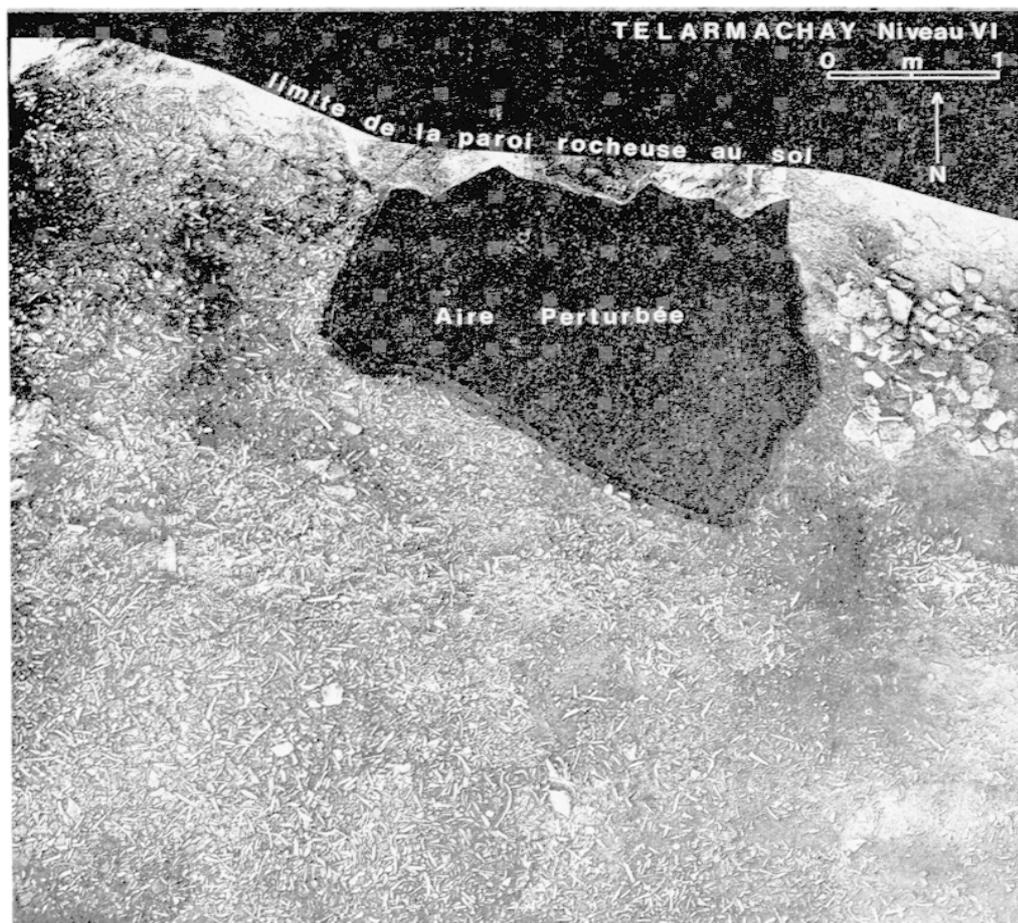


FIG. 2. — Abri de Telarmachay : vue verticale de l'ensemble du niveau VI (entre 5200 et 4800 B.C.) (mosaïque photographique).

tion, à cuvette creusée et parfois dallée, intensément utilisées et maintes fois remaniées, occupent l'angle nord-est de l'habitation, au plus près de la paroi sous l'auvent rocheux. C'est légèrement en aval de ces foyers, vers le talus extérieur, que semblent s'être effectués les travaux de boucherie et de préparation culinaire. En ce qui concerne les activités techniques — travail de la pierre et travail des peaux — leurs témoins se concentrent du côté opposé de l'abri. Si les tâches de traitement des matières animales semblent avoir été très importantes, le travail de la pierre, en revanche, n'était sans doute pas une activité dominante (du moins dans la partie fouillée du gisement). Une part importante de l'outillage, en roche exogène, fut d'ailleurs, selon toute probabilité, apportée sur les lieux déjà façonnée. A l'époque, les chasseurs rapportent et traitent dans l'abri un nombre considérable d'animaux abattus (plus de 10 000 fragments osseux étaient entassés sur certains mètres carrés et près de

80 000 pour l'ensemble du niveau), parmi lesquels les camélidés occupent une place de plus en plus grande (77,84 %), tandis que diminue celle des cervidés (20,90 %) (fig. 3). Le climat est identique à celui de la phase précédente et il ne semble pas que cela puisse être interprété comme l'indice d'un changement dans la fréquence ou la distribution des espèces disponibles dans l'environnement. Nous y verrions plutôt une évolution des modes de chasse, qui s'orientent vers une exploitation spécialisée des camélidés.



FIG. 3. — Abri de Telarmachay :
détail des accumulations osseuses du niveau VI.

--- *Phase V inf.* (4800-3750 B.C.) : dès le début de cette phase, qui succède à une brève période d'abandon, une ample structure d'habitation est mise en place devant l'abri. Il n'en reste de perceptible à la fouille qu'un demi-cercle de calages de perches destinées sans doute à soutenir une paroi de matière végétale ou de peaux assemblées, qui délimite un espace de près de 30 m² et témoigne peut-être d'une plus grande régularité ou durée des occupations, cependant toujours limitées à l'hivernage. A l'intérieur, deux grandes aires de combustion occupent les secteurs latéraux : à l'est, presque superposée au triple foyer du niveau VI, une accumulation de pierres chauffées occupe plus de 2 m² (fig. 4) ; à l'ouest, il s'agit seulement des emplacements juxtaposés ou parfois superposés de divers petits foyers simples. Durant toute la phase, les activités domestiques ou techniques semblent s'être organisées autour des pôles que constituent ces deux aires : activités culinaires autour du foyer à accumulation de pierres, activités techniques — travail de la pierre (devenu important) (fig. 5), notamment le façonnage de pointes de trait, et travail des peaux — autour des petits foyers.



FIG. 4. --- Abri de Telarmachay : grand foyer à accumulation de pierres chauffées de type *pachamanca* (foyer-four à voûte mobile), installé à l'extrémité E de l'habitation, dans le niveau V inférieur (entre 4800 et 3750 B.C.). La molette ovale visible à l'arrière-plan a été utilisée pour concasser des os, à proximité de ce foyer à fonction culinaire.



FIG. 5. - Abri de Telarmachay : amas de débitage accompagné d'un percuteur en bois de cervidé, rejeté sur le talus extérieur dans l'aire d'évacuation principale, niveau V inférieur.

C'est durant cette longue phase que se note un changement très significatif dans la composition des restes fauniques. Entre 4800 et 4000 environ av. J.-C., la proportion des camélidés est montée à 81,69 %, pour atteindre 85,94 % entre 4000 et 3500 av. J.-C. Parallèlement, la proportion des cervidés a baissé de 17,46 % à 12,88 %, celle des non-ongulés (rongeurs et oiseaux) restant infime. Cependant, au cours de cette deuxième moitié de la phase V inf., c'est l'augmentation notable de la proportion des camélidés néonataux qui retient surtout l'attention : de 35,28 % durant la première moitié, elle passe à 56,75 % (chiffre qui dépasse la moyenne normale de 35/40 % observée dans les populations actuelles de camélidés sauvages). Par ailleurs, des changements de morphologie dentaire chez certains individus indiquent l'apparition d'une nouvelle espèce. L'ensemble de ces faits, pour la première fois observés dans un gisement andin grâce à des méthodes de détermination nouvelles, a permis à J. Wheeler de mettre en évidence l'apparition d'animaux domestiques du type Alpaca. Le chiffre élevé des restes de fœtus/néonataux serait le résultat d'une mortalité accrue, conséquence d'un contrôle exercé sur les troupeaux, et témoignerait d'une transition entre la chasse et l'élevage au cours de la phase V inf., processus qui, à l'évidence, dut être engagé bien avant d'être archéologiquement décelable. Les modifications climatiques enregistrées à partir de 4500 av. J.-C. (diminution de l'humidité et baisse des températures) n'y sont sans doute pas étrangères, dans la mesure où les hommes ont pu alors chercher à stabiliser leur principale ressource alimentaire à une époque où, d'une part, une chasse de plus en plus intense et spécialisée devait avoir entraîné une certaine dispersion des troupeaux sauvages mais où, d'autre part, le volume de ces troupeaux avait peut-être diminué en raison d'une sécheresse et d'un froid croissants.

— *Phase V sup.* (3750-2950 B.C.) : Après une légère diminution de fréquentation, l'occupation saisonnière reprend, moins intense toutefois. On observe une moindre densité des dépôts, une organisation plus « lâche » de l'espace domestique et l'absence de structure d'habitation construite. Pourtant, les mêmes aires de combustion continuent d'être utilisées et réaménagées et la répartition spatiale des vestiges de toute nature obéit au même schéma que dans le niveau V inf. Quant aux restes de faune (moins abondants qu'à la phase précédente), si l'importance relative des diverses espèces a peu varié, on note à nouveau une augmentation significative du taux des néonataux qui passe à 68,21 % tandis que les incisives du type Alpaca deviennent dominantes. Tout cela atteste la présence de plus en plus évidente d'animaux domestiques. Les activités effectuées dans l'abri sont cependant moins importantes : moins de matériaux



FIG. 6. - Abri de Telarmachay : vue générale oblique, prise depuis l'est, du niveau IV (entre 2500 et 1700 B.C.). On distingue, à l'extrême droite, la base de la paroi rocheuse ; en avant, les blocs de base d'un muret limitant l'habitation et, au fond, un foyer à cuvette circulaire dallée.

à traiter, moins d'instruments utilisés ou fabriqués sur place. Une explication serait que les occupants possèdent désormais un habitat plus permanent installé ailleurs, peut-être plus bas dans la vallée à proximité de terres cultivables, dans la mesure où cette période, si elle correspond à une domestication plus affirmée des camélidés, voit aussi se généraliser, en divers points des Andes, les pratiques agricoles.

- *Phase IV (2500-1700 B.C.)* : Elle commence avec des conditions climatiques un peu plus sèches qu'auparavant, et après une période d'abandon de l'abri dont il est impossible de déterminer la durée, mais qui fut suffisante pour que le sommet du niveau V sup., resté exposé à l'air, ait été affecté par des phénomènes de pédogenèse. Une nouvelle structure d'habitation est alors édifée, cette fois sur une base de gros blocs de pierre, qui délimite un espace intérieur beaucoup plus restreint qu'auparavant. Cependant, deux foyers, toujours installés aux mêmes emplacements, continuent de flanquer



FIG. 7. — Abri de Telarmachay : détail des nappes de déchets osseux rejetés au-delà du muret construit, dans le niveau IV.

l'habitation : foyer-four à voûte mobile (type *pachamanca*, une variante du four polynésien) vers l'est et foyer à cuvette dallé à l'ouest (fig. 6 et 8). La majeure partie des activités techniques se déroule toutefois sur le talus extérieur et non plus dans l'espace abrité. Les activités de boucherie s'effectuent au pied du muret construit (fig. 7) et le travail de la pierre, devenu à l'époque très important — en témoignent plusieurs importants amas de déchets accompagnés de milliers d'esquilles —, sur la pente du talus. Le travail des peaux semble à l'inverse avoir perdu de son importance. Il est vrai que la relation entre le nombre des déchets osseux, qui représentent les animaux traités sur place, et celui des outils lithiques qui représentent, d'une certaine façon, le moyen de les traiter, s'est inversée ; on trouve désormais plus d'objets lithiques et moins de faune, ce qui pourrait témoigner d'un mode d'utilisation différent des animaux abattus, en partie transportés ailleurs au lieu d'être tous consommés sur place. On imagine volontiers un groupe humain installé désormais de façon stable en un autre lieu, ne déléguant que quelques-uns de ses membres pour assurer les soins du troupeau, surtout à l'époque de la mise bas qui continue d'être le moment de plus grande fréquentation de l'abri, et pourvoir ensuite à l'approvisionnement en viande de la communauté.



FIG. 8. — Abri de Telarmachay : foyer à cuvette circulaire dallée du niveau IV, et fosse obturée contenant des restes osseux de camélidés nouveau-nés.



FIG. 9. — Abri de Telarmachay : détail de la fosse du niveau IV, après enlèvement de la dalle qui l'obturait. Elle contient les restes semi-articulés de 11 squelettes de camélidés nouveau-nés qui y furent déposés sans avoir été dépecés, et incomplètement consommés. Dans ce niveau, le taux des restes d'individus nouveau-nés représente 73 % de l'ensemble des restes de camélidés.

D'autant que les camélidés sont à présent pleinement domestiqués et que la seconde espèce domestique, le lama, un peu plus grand que son congénère l'alpaca, est apparu. Les camélidés représentent 88,64 % des restes de faune (contre 9,21 % de cervidés et 2,15 % de petite faune) et les néonataux y atteignent le pourcentage étonnant de 72,99 % (fig. 9 et 10). Comment expliquer un tel taux de mortalité néonatale ? Une chasse ou un massacre délibéré d'animaux nouveaux-nés, qui fournirait peu de viande (1 animal adulte = 13 nouveaux-nés) et représenterait la perte de la laine, des peaux, des tendons, des grands os et même des excréments — tous éléments économiquement très utiles — serait, de la part de chasseurs avisés, un acte singulièrement anti-économique. J. Wheeler, à partir d'observations réalisées sur diverses populations de camélidés domestiques, explique ces morts précoces par l'entérotoxémie, maladie bacillaire dont la nature épidémique est, dans les cas étudiés, directement liée au développement des germes pathogènes dans les enclos où les animaux sont gardés pour la nuit, alors qu'elle n'affecte pas les populations sauvages où le taux de mortalité néo-

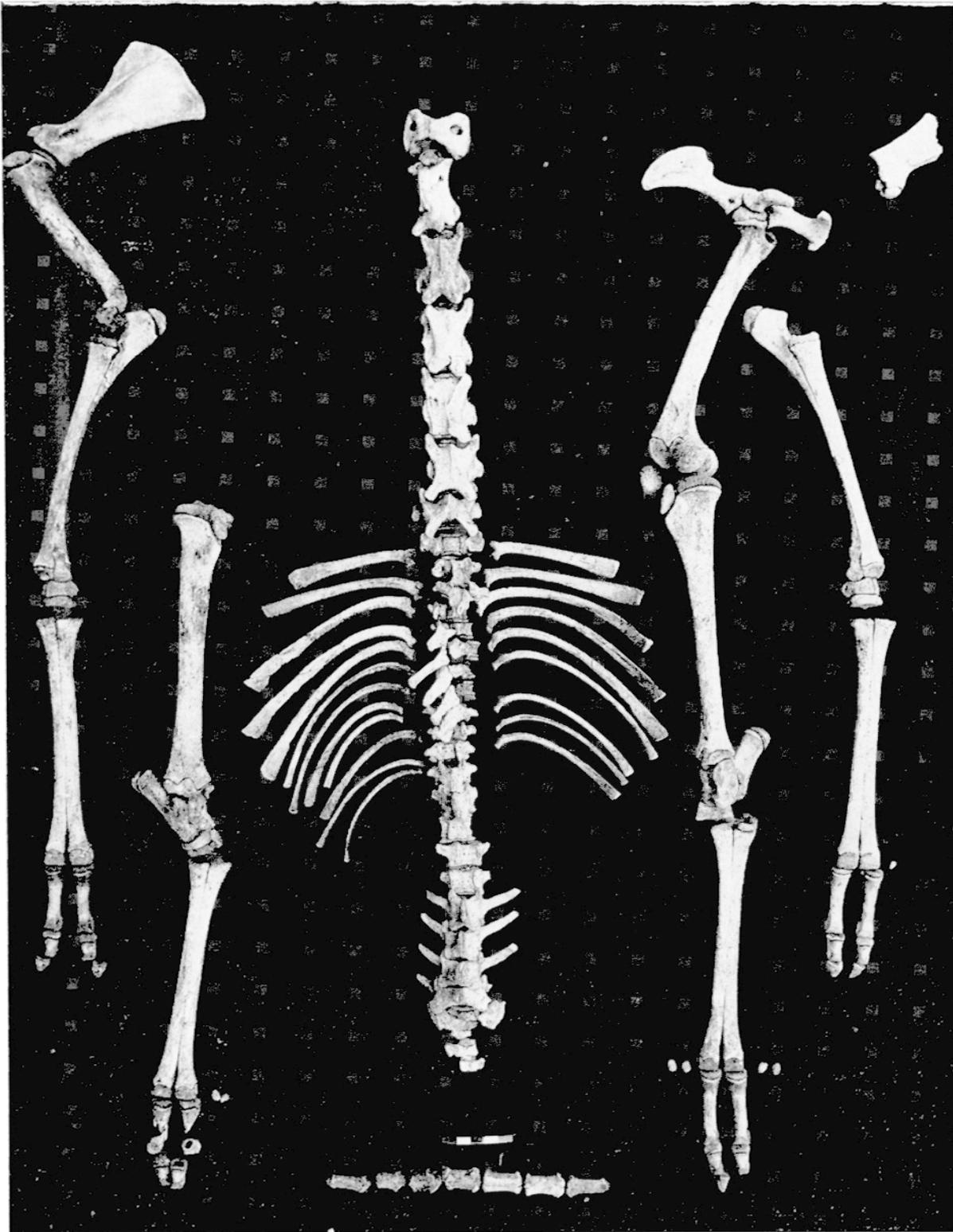


FIG. 10. — Abri de Telarmachay : squelette reconstitué d'un des 11 camélidés nouveau-nés contenus dans la fosse obturée du niveau IV. Seules deux parties parmi les plus fournies en viande (1 épaule et 1 cuisse) ont été prélevées avant l'enfouissement (le crâne, présent dans la fosse, ne figure pas sur cette photographie). Il s'agit en outre du premier spécimen probable de l'espèce domestique Lama (*Lama lama*), reconnaissable à ses incisives de type guanaco/lama, trouvé dans le gisement.

natale est relativement bas (10 à 30 % chez les vigognes). Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un sous-produit de la domestication, ce qui vient renforcer notre hypothèse de la présence de troupeaux domestiques gardés, durant la phase IV, à proximité de l'abri.

— *Phase III* (1700-650 B.C.) : Dans un contexte climatique de plus en plus froid, l'occupation saisonnière de l'abri continue, toujours à la même période. A nouveau deux foyers, presque superposés aux précédents, sont installés aux deux extrémités de l'habitation, qui ne semble plus limitée par une paroi (à moins que les vestiges n'en aient totalement disparu) ; un foyer est de type *pachamanca*, à accumulation de pierres, un foyer ouest à cuvette et bordure construite. Les aires d'activité sont moins nettes qu'aux phases précédentes et il est difficile d'en percevoir précisément les emplacements, car les vestiges de toute nature s'entremêlent sur toute l'aire fouillée. Le matériel lithique est toutefois un peu plus abondant aux alentours des foyers, et comprend une forte proportion de déchets de taille. Çà et là sur le talus extérieur, plusieurs amas d'éclats et d'esquilles très concentrés attestent un travail de débitage sur place. La céramique est maintenant utilisée, représentée par des tessons provenant en majeure partie de récipients culinaires et surtout concentrés autour des foyers. Pour la première fois aussi apparaissent quelques objets non strictement utilitaires — une épingle de cuivre, un fragment de petit bol en pierre poli, deux pendeloques en coquille — et non élaborés sur le site même. Parmi les restes de faune, dont le nombre total a considérablement diminué depuis l'époque précéramique — diminution amorcée à la phase IV — les camélidés continuent de dominer nettement (88,6 %) et les restes de néonataux en représentent 62,2 %. Une fosse à déchets, creusée sur la pente du talus, contenait ainsi plus de 5 000 fragments osseux de jeunes ou très jeunes camélidés. Pourtant il semble que, désormais, l'homme maîtrise mieux les techniques pastorales et les soins à donner au moment de la mise bas, car ce taux de mortalité à la naissance a diminué par rapport à la phase précédente. Enfin, le nombre des animaux « traités » sur place que représentent les restes osseux est, à laps de temps égal, infiniment moindre qu'auparavant et l'occupation ne peut avoir été le fait que d'un groupe restreint, sans doute venu, quelques mois ou quelques semaines par an, accompagner le troupeau sur ses pâturages d'hiver, surveiller la naissance des petits et contrôler les accouplements qui ont lieu juste après.

— *Phase II* (650-170 B.C.) : Alors que le climat semble connaître une légère amélioration, l'occupation de l'abri se poursuit, presque immuable dans sa forme — deux foyers latéraux, de type (et probablement de fonction) différents, un muret de blocs de pierre limitant un espace intérieur, de plus en plus réduit il est vrai, des témoins

d'activités domestiques et techniques concentrés autour des foyers —, et pourtant l'essentiel a changé. La quantité de vestiges a encore diminué, surtout celle des restes osseux. Parmi ceux-ci, les camélidés sont toujours très nombreux (84,5 %) mais le taux d'individus néonataux est redescendu à 38,9 %, presque le même qu'au tout début de l'occupation, six mille ans plus tôt. Par ailleurs, le nombre des restes de cervidés a légèrement augmenté (ceux de camélidés sauvages, notamment de vigogne, sont à l'inverse devenus très rares). Loin de signifier, évidemment, que les occupants sont redevenus chasseurs-collecteurs, l'ensemble de ces faits — diminution du nombre des restes de camélidés très jeunes, remontée du taux des cervidés (chassés durant la saison sèche) — suggère plutôt que l'abri n'est plus utilisé selon un calendrier saisonnier aussi strict qu'auparavant. Peut-être même est-il habité tout au long de l'année, sans doute par un très petit nombre de personnes qui pourraient n'être autres que des bergers spécialisés, chargés de garder — comme cela se pratique de nos jours — le troupeau d'une communauté agropastorale plus vaste établie dans les environs. Nos recherches ont montré qu'il existe sans aucun doute à l'époque un véritable hameau, qui occupe une partie de l'emplacement du village actuel de San Pedro de Cajas.

Vers 170 B.C., Telarmachay est abandonné sans que nous sachions pourquoi. Une épaisse couche de blocs calcaires détachés de la paroi (par le lent effet du gel, ou à la suite d'un séisme violent ?) scelle le dernier niveau d'occupation. L'abri ne sera réutilisé que plus de dix siècles plus tard, par des bergers ou voyageurs venus à l'occasion s'abriter, le temps d'une nuit ou d'une tempête, et y laisser la trace fugace d'un petit feu ou les restes d'une écuelle brisée.

Au terme de nos études, l'impression qui domine est celle d'une extraordinaire permanence dans l'utilisation et l'organisation de l'espace habité au regard de la durée de son occupation et, surtout, en dépit d'une transformation radicale des structures économiques qui sous-tendaient les activités du groupe. Comme si, malgré cela et malgré un abandon des lieux à diverses reprises, la mémoire des lieux et des gestes essentiels n'avait jamais eu le temps de se perdre.

De tous temps, les occupants de Telarmachay ont fondé leur subsistance sur une exploitation intensive des grands herbivores. Durant une très longue période, les chasseurs pratiquèrent successivement une chasse indifférenciée des camélidés et cervidés (entre 7000 et 5000 av. J.-C.), puis une chasse intensive et de plus en plus spécialisée des seuls camélidés (entre 5000 et 4000 av. J.C.) aboutissant à un contrôle progressif de ces animaux. On assiste à ce moment

à la naissance d'une sorte de « proto-élevage » d'espèces animales dont le comportement naturel lui-même dut favoriser l'approche et le maintien dans un territoire stable et restreint. Une véritable économie pastorale, fondée sur l'exploitation de troupeaux domestiques et qui laisse peu de place à une chasse d'appoint, est enfin mise en place à partir de 3500 av. J.-C.

Notons que ce processus de domestication fut l'œuvre de populations de chasseurs non sédentaires et qui le restèrent même lorsqu'elles furent devenues pastorales. En effet, l'exploitation de la faune sauvage par la chasse impliqua probablement un système de déplacements saisonniers à l'intérieur même de la *puna* et une rotation annuelle entre plusieurs habitats d'altitudes différentes, des secteurs les plus hauts fréquentés par les herbivores durant l'hivernage (tel Telarmachay) aux secteurs situés légèrement plus bas occupés durant la saison sèche. C'est en tout cas ce que semble démontrer l'examen des proportions relatives des diverses matières premières lithiques utilisées, à Telarmachay et dans les autres gisements de la zone occupés aux mêmes époques (qui ont seulement fait l'objet de sondages), ou l'abondance des matières locales, et l'importance décroissante des matières exogènes en fonction de la distance du gîte d'origine, suggèrent un réseau de circulation entre les différents gisements. Un système d'occupations saisonnières alternées de ce type peut continuer d'être pratiqué après que les animaux aient été domestiqués, voire dans un contexte agricole, les troupeaux domestiques se déplaçant alors autour d'un « centre » constitué par un habitat davantage (mais non totalement) permanent installé au-dessous de 4 000 m, où se pratique la culture. C'est encore là, de nos jours, un mode de vie typiquement andin.

On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure la domestication des camélidés représenta une véritable innovation. Certes, le contrôle de la reproduction animale et la création d'espèces nouvelles sont, au niveau biologique, des innovations fondamentales. Mais le mode de vie des premiers pasteurs andins n'en fut pas pour autant transformé, ce que démontrent bien l'étonnante pérennité des équipements techniques retrouvés dans les habitats, le rythme saisonnier inchangé des séjours dans les campements d'altitude, enfin la continuité même de la fréquentation, par les pasteurs, des habitats antérieurement utilisés par les chasseurs. On serait tenté de parler d'une « innovation conservatrice » tant le mode de vie qu'impliqua la domestication naissante des camélidés s'intégrait jusqu'à se confondre dans les comportements ancestraux des chasseurs. A constater cette indéniable continuité, on peut enfin se demander pourquoi, alors que fonctionnait un système sûr et stable fondé sur une exploitation rationnelle de la faune sauvage, les hommes l'aban-

donnèrent peu à peu pour les contraintes inhérentes à la vie pastorale, l'hypothèse d'une pression du milieu naturel semblant pouvoir être éliminée, du moins sous une forme contraignante.

Il apparaît finalement que cette « initiative » si elle fut bien le fait de l'homme, ne fut sans doute pas préméditée, le souci principal restant une exploitation optimale du stock animal sauvage. Mais une chasse de plus en plus intensive et sélective de certaines espèces, la profonde connaissance de leur comportement qu'elle entraînait nécessairement, furent sans doute à l'origine d'une sorte de « commensalisme » où camélidés et hommes vivaient presque en symbiose, sans que la liberté des premiers et la disponibilité des seconds en soient entravées. Les effets bénéfiques de cette association — tri des animaux à abattre, élimination des individus agressifs ou malades, protection des femelles — furent à l'évidence rapidement perçus, et les gestes pour les recréer répétés de génération en génération.

BIBLIOGRAPHIE

- BRAIDWOOD R. J. et BRAIDWOOD L., 1953, « The earliest village communities of Southwestern Asia », *Journal of World History*, 1, p. 278-310.
- FLANNERY K. V., 1969, « Origins and ecological effects of early domestication in Iran and the Near East », in UCKO et DIMBLEBY (ed.), p. 73-100.
- FLANNERY K. V., 1973, « The origins of agriculture », *Annual review of Anthropology*, 2, p. 271-309.
- FLANNERY K. V. et al., 1976, *The early mesoamerican village*, New York, Academic Press.
- HIGGS E. S. (ed.), 1972, *Papers in economic Prehistory*, Cambridge, Camb. Univ. Press.
- HIGGS E. S. et JARMAN M. R., 1972, « The origin of animal and plant husbandry », in HIGGS (ed.), p. 3-13.
- LAVALLÉE D., 1977, « Telarmachay. Campamento de pastores en la puna de Junín, periodo formativo », *Revista del Museo Nacional*, XLIII, Lima, p. 61-110.
- LAVALLÉE D., 1985, « Domestication et sédentarisation dans la région andine », *Grand Atlas de l'Archéologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis, p. 360-361.
- LAVALLÉE D., 1985, « L'occupation préhistorique des hautes terres andines », *L'Anthropologie*, 89/3, Paris, Masson, p. 409-430.
- LAVALLÉE D. (sous presse), « Quelques aspects de la néolithisation andine » (à paraître dans les actes du séminaire sur la Néolithisation, Lyon, Maison de l'Orient, 1984-87).
- LAVALLÉE D., JULIEN M., WHEELER J., KARLIN C. et al., 1985, *Telarmachay. Chasseurs et pasteurs préhistoriques des Andes*, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations-ADPF.
- REED C. A. (éd.), 1977, *Origins of Agriculture*, Paris-La Haye, Mouton.
- UCKO P. J. et DIMBLEBY G. W., 1969, *The domestication and exploitation of plants and animals*, Londres, Duckworth.

WHEELER J., 1984, « On the origin and early development of camelid pastoralism in the Andes », in CLUTTON-BROOK J. et GRIGSON C. (ed.), *Animals and Archaeology 3: Early herders and their flocks*, Oxford, BAR Intern. Series 202, p. 395-410.

WHEELER-PIRES FERREIRA J., PIRES FERREIRA E., KAULICKE P., 1977, « Domesticación de camélidos en los Andes centrales durante el periodo precerámico : un modelo », *Journal de la Société des Américanistes*, 54, Paris, p. 156-165.

* * *

MM. Jean LECLANT et Jean POUILLOUX interviennent après cette communication.